

Le 13 novembre 2020

Ce matin, je remarque la floraison d'un grand pavot rouge sur notre talus exposé plein ouest.

Cette plante a coutume de ne fleurir qu'une fois l'an, généralement à la fin du printemps ou au début de l'été.

Cette année, j'ai déjà assisté à l'éclosion habituelle des quatre pieds de pavots, enracinés à quelques pas d'un grand laurier-sauce.

Assisterions-nous à des mutations qui proviendraient d'un bouleversement climatique ?

&

Non, il faut que j'arrête. Je ne dois pas me comporter comme ces exaltés qui, sans rien connaître à la psychologie, la médecine ou la météorologie, pour ne citer que trois domaines pris au hasard, émettent des avis à l'emporte-pièce parce qu'ils ont lu les commentaires oiseux, sans fondements, non vérifiés de quelques personnes souffrant d'aigreurs d'estomac.

&

Je me dois également de maîtriser mon atrabilarité, qui s'exprime plus tôt encore que dans mes ouvrages précédents. Il faut que j'évite d'indisposer les lecteurs en rouspétant dès la première page de mes livres.

Dans la suite, je devrai veiller à ne pas imposer mes avis et points de vue de manière trop cassante.

&

Mais, avant d'aller plus loin, voici quelques recommandations.

(Cela commence bien !)

Ce petit volume prolonge l'opuscule intitulé "L'inoubliable senteur des groseilliers à fleurs", mais il peut se lire indépendamment de lui.

Il s'intéressera aux plantes et aux fleurs que j'ai découvertes et admirées dans les jardins, généralement privés, que j'ai connus depuis mon enfance, mais il parlera aussi des chats qui ont animé ces mêmes endroits.

Le texte sera émaillé de quelques digressions liées directement ou non aux thèmes de base que sont les plantes et les animaux.

&

Le premier de ces jardins était situé 76 rue des Rossignols, à Montluçon, dans l'Allier, et s'étendait initialement sur 3900 m².

Les trois autres se trouvaient et se trouvent encore dans le Puy-de-Dôme.

Le premier, 23 bis avenue du Maréchal Leclerc, à Beaumont (160 m²) ; le deuxième 4 avenue des Chasseurs Alpains, au Mont-Dore (390 m²) ; le troisième enfin, 8 avenue Étienne Guillemin, à Thiers (590 m²).

Les chiffres comprennent l'espace occupé par le bâti.

Tiens, cela reviendrait à dire que la maison, d'une certaine manière, fait partie du jardin et qu'elle est finalement un

élément du terrain. Je vous laisse méditer sur cette remarque.

&

Je m'adresse donc à des personnes qui aiment les plantes et les animaux, mais ce texte n'est ni un livre de jardinage ni un manuel de psychologie féline.

Il concerne en particulier des gens qui s'interrogent sur la notion de temps, d'espace, de hasard, mais ces concepts seront souvent à rechercher entre les lignes. Le lecteur réceptif saura interpréter, décrypter et surtout se projeter.

&

Dotées d'une sensibilité particulière, ces personnes se posent sans cesse des questions, réfléchissent de manière quasiment perpétuelle, ce qui ne signifie pas qu'elles pensent toujours juste, ni constamment faux d'ailleurs.

Elles analysent tout ce qui passe à leur portée, sous leurs yeux, au point de sembler complexes au citoyen lambda qui estimera qu'elles déploient une incroyable énergie à tenter de couper les cheveux en quatre plutôt que de consacrer leurs forces à des activités considérées, par le commun, comme plus essentielles.

&

Bien que globalement perçues de manière favorable, ces personnes passent généralement pour originales sans que les raisons de cette singularité soient jamais clarifiées, explicitées.

Lorsqu'elles demandent en quoi elles sont si particulières, on est souvent incapable de leur répondre.

&

Si elle sont si souvent en difficulté sur le plan relationnel, c'est qu'elles acceptent mal un certain type de conformisme, même si elles-mêmes sont conformistes sur bien des points et heureusement, car sans un minimum de conservatisme, toute vie en société et toute vie même devient impossible.

&

Une perception poétique de l'existence sera également utile voire nécessaire pour tirer profit de ces quelques pages.

&

Et puis, parfois, l'auteur ne sait pas réellement lui-même pourquoi il écrit un type de livre particulier. Puisqu'il n'obéit pas à une logique commerciale, il ne cherche pas à faire entrer son volume dans des cases, ce qui lui permettrait d'attirer une cible déterminée et d'attirer un large public. Son écrit appartient souvent à plusieurs genres, ce qui le rend difficile à classer.

&

Pour finir sur cette question, je dirais que si un livre semble échapper à son auteur, s'il se rend compte qu'il ne

comprend pas lui-même où il va, c'est que, souvent, son écrit frôle des problématiques essentielles, mais j'aurais du mal à en expliquer les raisons.

Certains rétorqueront sans doute qu'un écrivain peu clair vis-à-vis de lui-même et des autres ne peut rédiger un ouvrage cohérent. Mais il s'agirait là d'une remarque perverse et les pervers, d'une intelligence très bornée empreinte de puérilité, ne sauraient me comprendre.



J'engage ceux qui souffriraient de frustration chronique, pour n'avoir pu réaliser un objectif ou n'avoir pu concrétiser un rêve, à ne pas lire ce volume ou à le parcourir de manière constructive, c'est-à-dire sans chercher à toute force à adopter une attitude critique qui les conduirait à produire des commentaires du genre : "Ce volume ne m'apprend rien en matière de jardinage" ; "Ce volume ne fouille pas suffisamment la psychologie féline" ; " Ce que l'auteur raconte, je le sais déjà". De telles remarques montreraient que ces lecteurs ou ces lectrices n'ont simplement pas compris la finalité de cet ouvrage. C'est comme si, après avoir lu un roman d'Alain Robbe-Grillet, vous disiez : "Ce roman ne me tient pas du tout en haleine". Ce serait risible. Un tel jugement indiquerait que le genre de ce livre - le "Nouveau roman", en l'occurrence - ne vous convient pas, que vous avez probablement été mal conseillé dans votre choix de lecture, et que l'ami ou le libraire aurait plutôt dû vous suggérer l'achat d'un thriller.

&

Si jamais vous aviez acquis cet opusculé sans comprendre sa finalité et que ces pages vous ennuyaient, je vous suggère de l'offrir à un ami, un parent qui vous semble quelque peu hors-norme. Peut-être saura-t-il deviner où son auteur "veut en venir", pour utiliser une formulation triviale et un peu bête.

&

Ah, dernière chose vraiment importante.

Si je ponctue mon texte d'esperluettes (&), c'est non seulement pour l'aérer, le rendre plus digeste, mais aussi, et surtout, pour permettre aux personnes de lever le nez, pour contempler le ciel mais aussi, et surtout, pour penser à ce qu'elles viennent de lire et prendre le temps d'établir un lien entre mon bavardage et leur propre vie.

&

L'idéal serait finalement de découvrir cet opusculé dans un jardin, en compagnie d'animaux familiers.

Le 14 novembre 2020

En cette matinée, une excellente surprise m'attend au jardin : je découvre les deux rosettes des orchis boucs ou himantoglosses à odeur de bouc que j'avais décrits dans un précédent volume et que la sécheresse avait détruits. J'espère qu'ils supporteront le froid qui ne saurait beaucoup tarder.

Je me demande quand même pourquoi ces plantes sont censées dégager une odeur fétide. Je ne la trouve pas particulièrement désagréable.

&

J'ai creusé six trous alignés contre l'un des minuscules murets de béton dont la fonction est de casser quelque peu la pente du jardin.

(Je rappelle quand même à mes lectrices que je vis à Thiers, ville marquée par de forts reliefs et de grandes dénivelées. Celles qui connaissent cette ville me comprendront sans peine.)

À ces emplacements, j'installerai les nouveaux rosiers de la maison Guillot, que j'ai commandés, mais que je n'ai pas encore reçus.

&

Les puristes du jardinage frémiraient sans doute en observant les orifices insuffisamment grands que j'ai ouverts. Ils ne font que trente centimètres de profondeur et autant de large, alors qu'il convient de les pousser jusqu'à quarante centimètres au moins. Mais peu importe car je pense que ces fleurs prospéreront quand même.

&

Par ailleurs, au lieu de proposer plusieurs rosiers d'une même variété, comme on doit théoriquement le faire, j'ai

préférez varier les espèces afin de découvrir différents types de roses. C'est une seconde erreur qui pourrait m'être reprochée car trois rosiers identiques offrent un meilleur effet visuel. J'ai tout de même prêté attention aux couleurs en achetant majoritairement des roses roses.

&

J'ai toutefois acquis deux rosiers de même variété et les ai placés côte à côte : "Salet", rosier mousseux remontant, dû au génie de François Lacharme (1817-1887), qui le créa en 1854. C'est un des rares mousseux remontants.

&

Les mousseux résulteraient d'une mutation spontanée de *Rosa centifolia* pour la majorité d'entre eux, et de *Rosa Damascena*, pour quelques autres. Les fleurs présentent la particularité d'un pédoncule et d'un calice parcourus d'excroissances fines et enchevêtrées évoquant une sorte de mousse.

&

Les rosiers de ce type seraient apparus à la fin du XVI^e siècle, lit-on. Dans le même article, on nous signale pourtant que le premier de ce genre fut signalé à Carcassonne en 1690. Sans doute a-t-on fait l'hypothèse qu'à ce moment-là ils existaient depuis déjà bien longtemps mais qu'on n'était pas en mesure de donner la date précise de leur apparition.



Ces rosiers furent très populaires dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

En 1850, une cinquantaine de variétés étaient proposées. Il y en aurait eu deux cents mais beaucoup auraient disparu.

Tiens, il serait peut-être intéressant de tenter de redécouvrir ces fleurs perdues ou simplement égarées en parcourant les villes et les villages, en prospectant dans les vieux jardins abandonnés ou même dans les coins de nature redevenus sauvages où, souvent, les lilas foisonnent.

Après la recherche de chutes d'eau, pourquoi ne partirait-on pas à la chasse aux rosiers disparus?



Je crois me souvenir que le splendide "Fantin Latour", rosier centfeuilles dont j'eus un exemplaire au Mont-Dore, fut redécouvert, vers 1900, dans un jardin abandonné, par le rosiériste Graham Stuart Thomas. Mais je ne parviens plus à retrouver mes sources.

Sa beauté époustouflante dépasse même celle des rosiers "Cuisse de nymphe" et "Cuisse de nymphe émue".

Au moment de quitter notre petite maison montdorienne, j'avais déterré ce buisson, qui rendait admirablement, pour l'installer à Beaumont, mais il ne reprit jamais.

Il faut vraiment que j'en aie un nouvel exemplaire, même s'il a le défaut de ne point remonter.

Voir se faner les roses de ce buisson était difficile à supporter tellement ces fleurs étaient belles.

&

Lorsque nous vivions à Beaumont, nous nous promenions parfois à la lisière de la ville dans la clermontoise rue du Pavin, qui longe la voie de chemin de fer.

Des vestiges d'anciens jardins de particuliers se devinaient parfois. On y voyait des arbres fruitiers, surtout des pruniers, des bosquets de lilas, mais aussi d'anciennes variétés de roses.

Je découvris un rosier grimpant qui portait, si mes souvenirs sont exacts, des roses petites et touffues, dont je fis une bouture, qui échoua faute de compétences et de soins suffisamment attentifs.

Dans la même voie ou un peu plus loin, en me dirigeant vers le fameux parc Bargoin, je croisai même des résurgences de *Rosa centifolia major*, vous savez, ce rosier que je découvris à Montluçon vers 1973 ou 1974. Mais je le laissai en place car j'en possédais déjà de nombreux exemplaires.

&

Lorsqu'il m'arrive de découvrir de telles plantes, je songe invariablement aux personnes qui, autrefois, les ont mises en terre et pour lesquelles ils avaient sans doute une grande importance.

Je les imagine cultiver des espèces potagères et ornementales, échanger des paroles, banales ou profondes, en famille ou entre amis, converser avec des voisins ou des passants.

Et c'étaient parfois des gens que tout le monde connaissait dans leur quartier et qui étaient même célèbres à l'échelle de